

## **Madame Mallière, racontée par son fils Jean.**



Maman, tu es pour moi une haute figure de droiture, de morale, de dévouement et d'esprit de résistance, en même temps que de douceur et d'amour pour les tiens, capable de fermeté mais aussi d'une grande ouverture. Pour moi, tu as contribué à un humanisme d'aujourd'hui.

Je vais essayer de parler de toi.

### **Enfance, éclosion d'une personnalité :**

Marie-Pauline Cabley est née le 22 novembre 1893 à Sauville. Mon grand-père, Ernest Cabley était l'un des menuisiers du village. Son atelier était installé dans ce que nous avons toujours appelé « la boutique » : une pièce bâtie en avancée du corps de la petite ferme.

Ma grand'mère, Amélie née Renault, avait acheté cette maison avec ses économies de couturière ...

Amélie avait déjà eu deux enfants : Laure, 1887, morte en bas âge ; et Paul, mort du « croup » à 4 ans (1888-1892); elle n'a jamais pu éteindre cette profonde douleur ; les photos de Laure et de Paul, dans des cadres à l'ancienne, étaient suspendues au dessus de son lit. La vie côtoie la mort. Dans le langage familial, il y avait eu « la petite Laure » et « le petit Paul ».

Pauline devait bénéficier à la fois du soutien sans partage de ses parents, et d'une ambiance de courage, de travail et de lutte pour la vie.

Bonne élève à l'école du village, très vite elle a affirmé sa volonté de devenir institutrice. Après le certificat, obtenu en 1906 (Distribution des prix à Bulgnéville avec mention honorable), elle a été inscrite à l'École Supérieure d'Épinal, cycle de formation qui couvrait le « Secondaire » d'aujourd'hui ; elle a obtenu son Certificat d'Etudes Primaires Supérieures en août 1911 ; puis elle a été inscrite à l'École Normale de Thion les Vosges.



Pauline , à l'extrême droite , assise , en robe blanche





Pauline , debout derrière la table , la 3ème personne à partir de la gauche

Elle avait connu l'immense douleur de perdre son père, le 30 janvier 1891 ; elle n'avait que 17 ans ; elle expliquait qu'elle avait obtenu une permission spéciale et était arrivée à Sauville pour voir les derniers instants de cet homme encore dans la force de l'âge : le « croup » toujours, cette horrible diphtérie que l'on ne savait guère soigner à l'époque. « il allait chercher sa respiration loin, de plus en plus loin, jusqu'au moment où il n'y est plus parvenu » nous racontait-elle. Il était dans sa 52<sup>e</sup> année.

Ma grand'mère a vendu les quelques terres et les outils du menuisier, et s'est consacrée à assurer l'avenir de Pauline.

L'ambiance était au patriotisme. On regardait la « ligne bleue des Vosges » comme une limite arbitraire nous séparant de l'Alsace aimée ! Un jour, les jeunes filles de l'École Normale en excursion ont gravi le Grand Ballon et, face à l'Alsace, ont chanté la « Marseillaise »

Pauline a achevé ses études et a eu son Diplôme de l'École Normale aux veilles de la grande Guerre. Elle a débuté à Vittel. En 1914, les hommes étant au front, les institutrices comme elle devaient parfois gérer des classes avec des effectifs doubles, elle a eu jusqu'à 80 enfants devant elle, et il fallait que l'on travaille !

Elle rappelait parfois cette période ; elle se souvenait de ses petits élèves dont certains étaient devenus des personnalités de Vittel : « c'était mon petit X ... - disait-elle – il a aujourd'hui pignon sur rue ! »

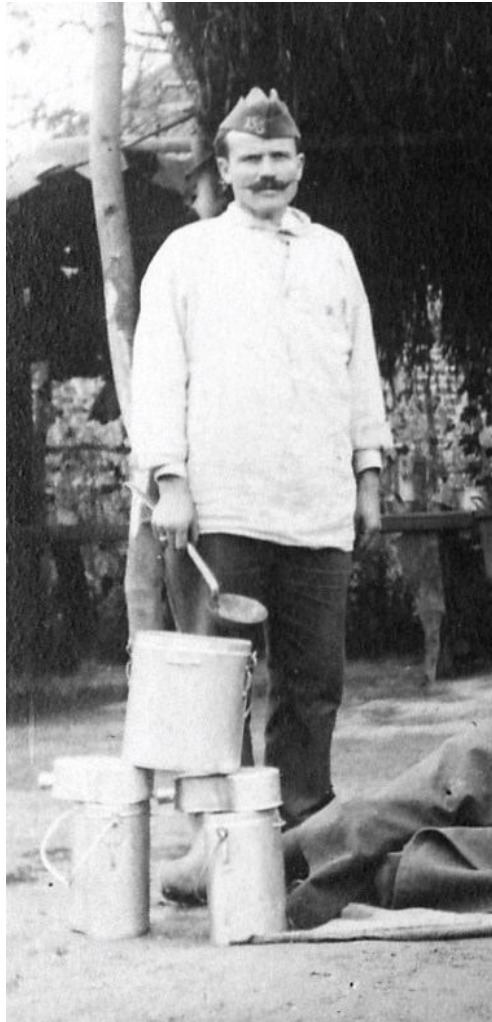
**Mariage, famille et métier !**





En 1917, pendant les vacances à Sauville, elle a connu mon père : Jean Mallière était plus âgé qu'elle de 15 ans : né le 17 février 1978, en Saône et Loire, fils de journalier agricole, il était « monté à Paris » comme employé de maison dans quelques grandes familles de l'époque (nobles ... grand avocat ...).

Mobilisé en 1914, il avait connu les tranchées dans les Ardennes ; trois fois, il avait du charger à la baïonnette ; il racontait le « coup de gnole » au départ, et comment il fallait « se rendre furieux » pour y aller ... Puis il avait été reversé dans le « train des équipages ». Il assurait des transports par camion entre Neufchâteau et Vittel quand ils se sont connus ... et plu ...



Jean , le mari de Pauline

Le mariage a eu lieu le 23 août 1919, peu après la fin de la Guerre. Mais maman avait une vocation : l'Alsace venait de redevenir française, et avait besoin de tout un corps d'enseignants dans la langue de Molière ! Elle a donc voulu et obtenu un poste à Mulhouse. Mon père a enfoui son ancien rêve : mettre un peu d'argent de côté et avoir un bar à Paris !

Mon père m'a raconté leur premier Nouvel An 1920 à Mulhouse : « des pétards éclataient partout ; j'ai cru un temps que la Guerre reprenait ! »

Mon père qui n'avait aucune formation, mais était très polyvalent, et avait appris à conduire pendant la Guerre, a trouvé une place de chauffeur de camions dans une entreprise de Bâtiment. Il voulait assumer sa part dans les frais du foyer, et il a travaillé beaucoup, conduisant même le dimanche parfois la voiture personnelle des patrons ...

Il a vu bien des chantiers (y compris ceux de la « Ligne Maginot ... ) et assisté à diverses sortes de négociations entre financiers ...



Jean Mallière à l'extrême droite .

Liliane est née en 1920 et maman a voulu que ce soit à Sauville. Mais elle a dû confier l'enfant à une nourrice pour reprendre son métier. Je suis arrivé en 1927, à Mulhouse cette fois. Et j'ai bénéficié sans interruption des soins de ma maman !

Maman exerçait à l'École Wolf (*der Wolf*, c'est le loup), dans le Quartier *Wolf*, où il y avait de grandes casernes, à la périphérie de la ville. La population était pauvre et les enfants parfois difficiles. Maman avait le sens de la rigueur et a toujours voulu nous le communiquer.

Elle aimait à citer ces vers de « la mort du loup » d'Alfred de Vigny :

Gémir, pleurer, prier est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Elle se plaisait à dire aussi : « je n'ai peur que de trois choses : l'orage, les taureaux, les hommes saouls ! » (soit des forces imprévisibles, de la nature, de l'animal, de l'homme qui dévie de sa route – en somme, invitation à faire triompher le rationnel !).



Grand'mère était venue rejoindre la famille, à la fois pour aider maman et pour être moins seule. Pour moi, une famille c'était donc la nôtre, avec cinq personnes !

Plus un chat ! Le soir, maman corrigeait les cahiers de ses élèves, une quarantaine environ : son crayon rouge annotait les fautes, les erreurs, les « mal dit » ... Un petit sphinx, pensif, doux et mystérieux, s'installait à côté d'elle : le compagnon de l'écrivain !

**Alsace, mon amour :**

[Pauline , son mari et Liliane leur fille](#)



Les souvenirs se bousculent dans ma tête, concernant cette période de mon enfance. On aimait beaucoup l'armée française, et on n'oubliait jamais d'assister au défilé militaire du 14 juillet. Je me souviens qu'on admirait les troupes coloniales : en tête, le drapeau, puis l'officier à cheval, le Tambour major avec sa longue canne enrubannée, le mouton mascotte tout décoré lui aussi, la musique, et enfin les hommes en rangs impeccables !

Le dimanche, papa étant le plus souvent trop fatigué de sa semaine, maman nous emmenait en promenade. Elle faisait le maximum pour que nous ayons du bon air et de l'exercice !

Je revois les sorties du dimanche :

- au Reberg, la colline surplombant Mulhouse, avec une tour en fer (miniature de Tour Eiffel !) où j'aimais grimper, faisant peur parfois à maman ;
- au Zoo où l'on aimait bien voir l'ours, majestueux dans sa grande fosse, le loup toujours courant comme s'il était encore dans ses grands espaces, les singes comiques, les ratons laveurs et leur petite lessive continue, et où l'on faisait parler les perroquets !

Et l'été, de temps en temps, les « excursions » sur la montagne : les Vosges côté alsacien sont un peu plus « raides » que du côté lorrain ! Le Ballon de Guebwiller, le Grand Ballon ...

J'aimais courir, et maman craignait pour moi ; j'entends encore une voix qui me dit « attention Jean ! Tu vas tomber dans le ravin ! ». Comme elle avait peur des ravins !

D'autres voix se mêlaient à la sienne !

Il y avait encore à cette époque une tendance chez les Alsaciens à mélanger les deux langues – une diglossie populaire – où le français était la langue dominante (de l'Administration) mais le patois alsacien (plus doux que l'allemand) revenait dans le langage courant : « attention, tu vas roucher » (de *rùtschen* = glisser !)

Et puis, il y avait les vacances scolaires : en route pour Sauville ! Papa ne pouvait en bénéficier en totalité ; nous partions donc en éclaireurs avec maman et grand'mère ; valises et panier du chat : tout le monde en gare de Mulhouse ; changements Chaumont – Culmont-Chalindrey ; débarquement à Rozières sur Mouzon ; l'Oncle Léon (frère de ma grand'mère) nous attendait avec sa charrette et son vieux cheval. Installation dans la vieille maison toujours souffrant de l'humidité ; il fallait vite faire du feu pour la dissiper.

Marie, la voisine de la Rue de la Haye et grande amie de la famille était là. Gaston avait fait le jardin : des légumes nous attendaient. Je regardais si les arbres portaient quelque dessert.



Pauline et ses enfants : Jean et Liliane .



### **Les esprits dans la tourmente :**

Je me suis trouvé confronté très tôt à des problèmes politiques qui dépassaient largement ma compréhension d'alors ! Et, j'ai l'impression, celle de beaucoup de gens !

1936 se résume pour moi à un défilé d'ouvriers rencontré dans les rues de Mulhouse (la ville-même était plutôt bourgeoise, mais elle était proche des mines de potasse d'Alsace !) Les ouvriers avaient un slogan : « Chiappe au poteau, les Soviets partout ». Impression fugace car maman m'a vite emmené plus loin !

Il y a eu l'occupation de la Ruhr par Hitler ... *l'Anschluss* ...

Maman aurait voulu que la France et ses Alliés arrêtent le fascisme aussitôt. Papa voulait surtout éviter une nouvelle guerre ... Ils représentaient les deux courants qui agitaient les esprits à ce moment. Ils discutaient parfois âprement entre eux ... Je sais aujourd'hui (on le sait tous !) combien maman avait raison !

Mes parents lisaient «Le Journal » une feuille pas trop compromettante de l'époque ! Je lisais aussi car j'étais curieux !

Vacances de 1939 à Sauville ... On sent que les événements vont se précipiter. Mes parents décident que, pour l'année scolaire 39-40, ma mère retournera à Mulhouse seule, avec ses deux enfants. Mon père est en retraite, et ma grand'mère, très âgée ; ils resteront tous deux dans la maison de famille à Sauville.

Effectivement, Hitler attaque la Pologne et c'est la déclaration de guerre du 3 septembre. Je conserve précieusement une copie de l'édition du 4 septembre du « Journal » qui parle de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, après l'attaque de la Pologne.

Et c'est d'abord la « drôle de guerre ».

L'atmosphère est lourde. On craint les trahisons. Des gens que l'on connaît sont arrêtés ou surveillés par les autorités.

Les 20 ans de Liliane, le 1<sup>er</sup> juin 1940, n'ont guère été fêtés ...

La dernière année studieuse à Mulhouse devait être écourtée : on suivait les nouvelles ; les Allemands attaquent la Belgique en avril ; ils passent la Meuse en mai ; l'armée française, réputée la première du monde, se faisait réduire et écraser par les *panzer divisionen* de Hitler, l'idée d'une trahison se faisait jour ...

Avec maman, on a « tenu » jusqu'en juin. Puis, maman a décidé de partir rejoindre la famille restée à Sauville.

### **Notre petite « longue marche » !**

Nous avons pris, en catastrophe, le dernier train partant de Mulhouse pour ce côté-ci des Vosges ; et il s'arrêtait à Thann.

Nous avons traversé la ville et je me souviens que, sur la place de la cathédrale de Thann, on préparait les feux de la St Jean ; c'était donc peu avant le 24 juin.

Puis, il a fallu continuer à pied, par Bussang et la Vallée de Saint Amarin. J'avais mon vélo que je prêtais à Liliane ; je poussais le landau sur lequel on avait chargé quelques valises avec les choses les plus précieuses de ces années d'Alsace. Il faisait beau !

Nous avons trouvé quelques bonnes âmes qui nous ont aidés. Mais on a du faire des dizaines de Km à pied. Finalement, une voiture nous a pris en charge jusqu'à Dombrot le Sec. Là, maman a demandé l'hospitalité à Monsieur Villeminot, l'Instituteur qui avait été en poste à Sauville autrefois.

Je me rappelle ces soldats de l'armée française en déroute, qui dévalisaient à Dombrot un magasin de vélos pour se sauver plus vite ...

Image ineffaçable de la « débâcle » ...

Le lendemain, en route pour Sauville ! Par Contrexéville, Bulgnéville ... Partout des matériels abandonnés par l'Armée ... Je suis arrivé en éclaireur et une voiture est partie chercher maman et Liliane, pour achever ce trajet.

Maman ne s'est jamais plaint. Avec elle on se sentait en pleine sécurité !

### **Vivre à Sauville en 1940 :**

Joie des retrouvailles, ternie par l'angoisse : la région avait été bombardée (par des avions italiens disait-on) ; une descente de gouttière à l'avant de la maison, portait trois trous venant d'éclats d'obus ; grand'mère qui était là, avait eu de la chance ...

Toute la famille couchait dans la chambre unique (le « poëlle » comme on dit ici, car elle bénéficie de la chaleur de l'âtre de la cuisine) ; 5 personnes, dans 3 lits : mes parents, grand'mère et Liliane, et un lit de fer pour moi.

Maman a pu retrouver un poste d'institutrice à Saint-Ouen les Parey dès la rentrée 1940, dans la petite école maternelle ; elle a donc pu reprendre son métier qu'elle adorait, qui était sa vie ; et elle a eu un logement de fonction à côté de la salle de classe. Ce logement allait avoir bien des usages !

Maman allait à pied à Saint-Ouen le matin : 4 Km en passant par le petit chemin de la « Haie Marie » et revenait ainsi le soir ; elle restait à Saint-Ouen quand elle était trop fatiguée ou qu'il faisait trop mauvais temps.

Elle avait une rude constitution et de bonnes jambes !

L'année scolaire 1940-1941 a été perdue pour moi. J'avais fait ma 6<sup>e</sup> et ma 5<sup>e</sup> à Mulhouse. Il a fallu s'adapter à une nouvelle vie bien dure. Plus tard, mes parents ont pu me trouver une pension à Rouceux près de Neufchâteau, chez des personnes au grand cœur, et j'ai fait ma 4<sup>e</sup> au Collège en 1941-1942.

Sauville était très animée : il y avait des réfugiés, de Nancy et des régions plus au Nord. Un homme était venu avec son rouleau de cantonnier avec lequel il avait étalé les graviers, je ne sais plus où, avant de s'enfuir, « comme tous le monde » ! Des jeunes de Nancy et autres régions du Nord de la Lorraine, faisaient les petits « caïds » ... Il y avait à la fois des tensions de toutes sortes, et une tendance à prendre un peu tout « à la rigolade » ...

Mon père n'aimait pas cette attitude défaitiste ; je me souviens qu'il a admonesté un homme du village qui voulait lui aussi partir, vers ... le Sud : « comment ! vous, un officier qui avez fait la Guerre ! ... »

### **Une rencontre capitale :**

Elle a eu lieu à Sauville, à l'orée du Bois de Chesnois, à l'approche de l'automne 1940, à la saison des colchiques : nous étions, mon père et moi, peut-être à la recherche de champignons de pré ( je ne sais plus ?), quand nous avons entendu un petit appel timide émanant de derrière un buisson : il y avait là deux Tirailleurs Sénégalais, un grand (Zana) et un petit : Mamadou Hadi Bâ. Ils s'étaient échappés après avoir été capturés par les Allemands, et se cachaient, errant depuis plusieurs jours sans doute.

Nous les avons « ravitaillés » ; maman les a accueillis à Saint-Ouen ; mais mon père était hostile à prolonger trop longtemps cette expérience quelque peu risquée ; maman a pris des contacts, et les deux soldats sont allés plus loin, jusqu'à Tollaincourt.

Voilà le début de l'entrée en Résistance de maman. Elle a rejoint beaucoup de braves gens qui ont caché des Tirailleurs, les ont aidés à se sauver des Allemands. Ces Tirailleurs s'étaient battus comme des lions sur la Meuse, pour contenir l'avance allemande, et ... permettre aux autres corps d'armée de se replier vers le Sud ...

D'ailleurs, toute la région est pleine de souvenirs : Soulaucourt, Nijon ...

Mon père n'a jamais voulu se mêler de cette Résistance naissante, estimant qu'il y avait trop de risques ; et puis, il avait 62 ans en 1940, travaillait beaucoup pour aider les paysans, faire le jardin, élever des lapins, il amenait une forte participation à la vie de la famille dans cette période rude ! Il s'est montré hostile à l'engagement de maman ; il m'a entraîné sans que je puisse en avoir une conscience claire vers une certaine réticence.

J'ai très peu revu Mamadou. Je sais aujourd'hui ce qu'il a fait, ainsi que maman. Maman connaissait bien les commerçants de Saint-Ouen ; elle s'arrangeait avec eux pour avoir divers produits bien utiles pour nourrir ces clandestins !

### **Résistance et secret !**

Maman me demandait parfois de passer, avec mon vélo, prendre des choses à destination du « Camp ». J'étais content de rendre service, sans que jamais on ne parle longuement de la question.

Il y avait un rendez-vous au lavoir, en bas de la côte qui mène ensuite à « la ferme » et à la Route de Villotte. À l'entrée, il y avait alors un tilleul plus que centenaire : un « arbre de la Liberté » planté lors de la Révolution. Depuis, la tempête de 1999 en a eu raison.

Hadi Bâ venait, à vélo parfois, à pied le plus souvent, avec ses grosses chaussures militaires qui ne le quittaient guère.

J'avais 13 ans en 1940, et Liliane venait d'avoir ses 20 ans (avoir 20 ans en 1940 !)

J'ignorais alors le détail de ce que maman faisait exactement, ainsi que d'autres personnes de Sauvville, de Saint Ouen, entre autres.

L'école de Saint Ouen avait deux grandes salles à l'étage, inutilisées. Des gens, des choses, y ont trouvé abri ...

J'ai retrouvé des lettres de remerciements et d'amitié venant de soldats qu'elle avait contribué à abriter : Alpha Amadou, et bien d'autres ...

Maman savait communiquer son amour de la France, et de la Liberté.

Hadi Bâ l'appelait maman ! Cet homme courageux, beaucoup plus cultivé que l'on aurait pu croire, aurait du être le « tonton » de mes enfants. Il était originaire du Fouta Djallon, une région montagneuse et aux températures modérées de Guinée, un des hauts lieux de la culture Peule (Les Peuls sont un peuple de pasteurs, convertis à l'Islam).



Et puis, en 1943, il y a eu l'appel des garçons de 20 ans au STO (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne. Beaucoup d'entre eux ont choisi la clandestinité, et le « Camp » a tout d'un coup grossi. Henri, un ami de Sauville, de 4 ans mon aîné, y est allé, pour bien peu de temps.

Les évènements allaient se précipiter.

### **Les deux « déserteurs » :**

Le « Camp » avec tous ces garçons, mes aînés de 4 ou 5 ans, devait avoir parfois les allures d'une colonie de vacances. Je sais par Henri combien Hadi Bâ était aimé pour son charisme auprès des jeunes ; il était capable de les faire travailler à toutes les nécessités de la vie dans les bois ; il leur apprenait difficilement le maniement des armes, car il y en avait peu ! Ma mère aussi était aimée et respectée pour son soutien et son patriotisme ; elle savait rappeler le sens de leur présence : la lutte pour le droit et la liberté.

Mais cette petite troupe était encore loin de pouvoir s'engager dans une action contre les Allemands.

Un jour de mai 1943, maman nous fait part de son énorme souci : deux Allemands avaient – on ne sait trop comment – rejoint le « Camp ». Ils se disaient déserteurs de la *Wehrmacht*, car ils ne voulaient pas aller sur le front russe ...

Maman les a interrogés ; elle parlait l'allemand, ayant acquis à l'école de solides bases dans la langue de Goethe. Elle n'en a rien tiré de concret.

Ils s'étaient dits alsaciens ... Mais ils ne parlaient pas le français ... Impensable !

Des espions ? Ils n'étaient guère de taille à jouer un tel jeu dangereux ...

On pouvait certes les croire déserteurs ; Stalingrad en novembre 1942, avait sapé le moral des Allemand ; mais on pouvait aussi, on devait, se méfier d'eux ...

Les Allemands craignaient la Résistance qui les obligeait à immobiliser en France plusieurs Divisions, des forces qui leur manquaient ailleurs ...

Autour de ces deux « déserteurs », les gars s'agitaient. On n'en voulait pas. Ni les nourrir, ni les aider, ni leur demander quoi que ce soit de concret. On ne savait qu'en faire ... Il paraît que des gars leur ont fait creuser leur fosse ...

L'idée de les éliminer a été sérieusement envisagée.

Hadi Bâ et maman en ont parlé. Maman avait beaucoup trop d'humanisme pour accepter qu'on les assassine froidement.

Ils ont décidé de les amener de nuit, les yeux bandés jusqu'à Sauville, et c'est Liliane qui les a amenés, son vélo à la main, jusque sur la route de Saint-Ouen ...

Le sort du « Camp » était scellé.

### **Arrestation, internement, déportation :**

Au matin du 15 juillet 1943, une voiture allemande monte la légère pente devant la maison familiale de Sauville. L'officier déclare : « Madame Mallière, nous venons vous emmener à Épinal pour vous interroger ; il faut nous suivre. » Derrière la voiture, une automitrailleuse

attendait ... prouvant combien les Allemands étaient « sur les nerfs » ... Maman a attrapé quelques affaires, nous a dit bien vite au revoir, et les a suivis.

Elle a été emmenée à Robécourt et ensuite en camion, avec les autres personnes arrêtées à Épinal. La rafle avait été préparée par la Gestapo.

**La Vierge** : Mon père a multiplié les démarches auprès des officiels. Maman a d'abord été au secret, dans la sinistre prison du quartier de la Vierge..

Ginette, une amie rencontrée là, et qui lui a écrit plus tard, dès qu'elle l'a pu, parlait des puces, de la saleté ... de ce quartier 47 qu'entre elles, elles avaient surnommé le « *Graf Spee* » (l'*Admiral Graf von Spee* était le nom d'un « cuirassé de poche » allemand poursuivi par la marine anglaise pendant 80 jours dans l'Atlantique, isolé et contraint à se saborder à l'embouchure du Rio de La Plata, le 19 décembre 1939).

Ginette écrit entre autres : « Je pense souvent à nos longues causeries ; ah c'est heureux que je vous aie eue, car vous avez été d'un grand secours pour moi ... »

**La Loge Blanche** : Plus tard, nous avons appris que maman avait été transférée, le 29 octobre 1943, à la « Loge Blanche » à Épinal.

Nous sommes allés tous les deux pour la voir, plusieurs fois. C'était « un voyage » : vélo jusqu'à Vittel, train, puis à pied, pour rester quelques minutes avec elle, et surtout lui apporter quelques petites choses, lui montrer qu'on l'aimait et qu'on la soutenait.

Elle nous a dit combien il lui avait fallu de courage et d'emprise sur elle-même pour tout nier, voir Hadi Bâ en face d'elle et affirmer ne l'avoir jamais connu ...

Son jugement a été prononcé le 17 novembre 1943.

Maman a été condamnée à 18 mois d'internement pour « aide à évadés ». Elle est d'abord restée à la Maison d'Arrêt d'Épinal, jusqu'au 3 janvier 1944.

Elle a appris la condamnation à mort d'Hadi Bâ et son exécution le 13 décembre 1943. Ainsi que celle de Marcel Arburger. Quelle a dû être sa douleur. Mais elle a « tenu » et n'a surtout rien laissé paraître devant ses geôliers.

Combien de fois a-t-elle dû se réciter à elle-même « la mort du loup » ?

Puis, elle a été transférée en Allemagne par la Feldgendarmarie le 4 janvier 1944, elle était condamnée jusqu'en mai 1945 ... Et elle a bien dû subir cette peine jusqu'au bout.

Sa déportation devait durer en fait jusqu'à la Libération.

### **Déportation en Allemagne.**

Maman a d'abord été emprisonnée à Goteszell (janvier à mars 1943).

Puis elle a été exploitée la plupart de son temps dans des « camps de travail », à Kirschau en Saxe (de avril 1944 au 2 février 1945) : debout devant des chaînes de tissages pour l'armée

allemande, des horaires de quelque 10h par jour, une nourriture chiche, sans viande et de mauvaise qualité ...

Elle n'a pas été frappée, brutalisée physiquement, comme dans les terribles « camps de la mort ».

Mais elle a connu la faim lancinante, les baraquements sordides, les « *stehe auf* » (debout) du petit matin, l'épreuve morale terrible, avec des nouvelles tellement rares des siens, lettres censurées, trop rapides pour tout dire ...

Elle a été dans ces conditions extrêmes, une source d'encouragement pour les autres détenus. On l'appelait « *mutti* » (maman en allemand).

Elle a toujours « tenu », sûre de revoir un jour les siens dans une France libérée.

Puis, devant l'avance des troupes soviétiques, elle a de nouveau été emprisonnée à Gommern (Saxe) du 2 février à fin avril 1945.

Alors, les Allemands étant en débandade, les prisonniers se sont échappés, et une petite troupe hétéroclite a cheminé sur les routes d'Allemagne, jusqu'au regroupement au Camp de Coswig.

### **Lettres de Déportation :**

Je conserve pieusement des lettres écrites par maman depuis son exil (sur un tout petit format, d'une écriture serrée, qui devait être vérifiée par la censure, au rythme de 1 par quinzaine).

Le 20 août 1944, elle écrivait :

« ... j'ai beaucoup maigri au début, mais maintenant, je me maintiens à 55 kilos ... je me suis accoutumée au régime ... qui comporte beaucoup de farineux ... Quand je serai de retour près de vous et réconfortée au foyer de votre tendresse, je serai vite complètement rétablie. ... le moral est très bon. ... Quand nous serons réunis à nouveau, les mauvais jours s'oublieront vite. J'aimerais bien rester à la campagne ... J'aimerais avoir beaucoup de fleurs et des abeilles ... Je n'aime plus la vie en ville, mais naturellement, si l'intérêt de mes chers petits le demande, j'y retournerai. ... »

Le 3 septembre 1944, elle nous disait :

- à l'intention de Liliane et moi « Si les écoles ne peuvent rouvrir à la date habituelle, ne vous tourmentez pas mes chéris ; tout s'arrangera dans la suite.... Quand je serai de retour parmi vous, je ferai tout le possible pour vous dédommager et que vous n'en subissiez pas de préjudice ... »
- Puis : « Je suis toujours avec vous, tâchant de me représenter ce que vous faites à chaque moment de la journée ... »
- « Je trouve évidemment le temps long, mais je puis vous dire que le moral est bon ... Je suis dans une région bien tranquille. J'ai un travail qui n'est pas désagréable et qui m'intéresse assez. Comme le bonhomme de la chanson, dès l'aube je me démène ! J'aime beaucoup mes deux métiers à tisser ... la surveillante et les contremaîtres ... sont bien avec moi. Nous travaillons dix heures par jour ... C'est dommage que la nourriture ne soit pas à proportion. En tous cas, c'est proprement préparé. »

Le 1<sup>er</sup> octobre 1944, alors qu'elle venait d'apprendre l'accident de grand'mère, elle disait à papa :

« ... je comprends bien que tu as du mal, mais prends patience et bon courage, tes épreuves vont bientôt finir. À mon retour, je vous récompenserai tous de toutes les peines que vous aurez eu à supporter. ... Dis toi bien que ... la foi, la bonne entente basée sur une solide affection arriveront à bout des tâches les plus difficiles.... »

### **Sauville sans maman :**

J'ai continué mes études au Collège de Neufchâteau ; prenant pension chez des familles au grand cœur, à Rouceux. Je suis rentré en 2<sup>o</sup> en 1943. Je finissais la 1<sup>ère</sup> quand maman est rentrée. Combien de déséquilibres entre ma tristesse, mes études, mes appétits de jeune !

Tous les jours, nous allions au Collège avec les copains de Rouceux, en faisant un grand détour pour éviter de voir la « Feld Kommandantur » au carrefour principal de Neufchâteau.

Chaque fin de semaine, je pédalais sur la route bien connue pour revoir Sauville, en compagnie d'un groupe peu nombreux de garçons qui faisaient des études, et qui sont restés de grands amis.

Liliane a d'abord occupé divers postes d'institutrice, puis elle a voulu « monter à Paris », s'inscrire à l'École Polytechnique Féminine tout en faisant de « petits boulots », logeant chez une amie de la famille.

Notre père, malgré son âge, a beaucoup travaillé ; il s'est employé à la Laiterie Fromagerie de Graffigny- Chemin : il y allait tous les jours avec son vélo ; il gagnait un salaire et divers avantages.

Je revois papa sur son vélo, allant à la Boucherie de Robécourt, à Vrécourt, à Saint Ouen, vers ses pâquis ...

Il allait aussi donner un « coup de main » chez les cultivateurs ; moi aussi, pendant les vacances. Il faisait aussi un beau jardin potager et un « pâquis », pour avoir des légumes. Je bêchais, mais je ne savais guère semer ou planter comme lui !

Il élevait des lapins, et des poules : ces poules étaient déjà là avant le départ de maman ; papa a voulu que maman les revoie ! Elles ont donc bénéficié d'un sursis !

Un malheur est arrivé : grand'mère est tombée en montant quelques marches et s'est fracturé le col du fémur ; elle ne devait plus jamais marcher ; elle est restée au lit, complètement à charge de papa au quotidien, tout en bénéficiant des aides et des bon soins réguliers d'une cousine et grande amie de Sauville.

Elle a eu la joie de revoir sa fille. Elle nous a quittés en 1947, après mes 20 ans.

Un autre « coup dur » : le mur du pignon de la vieille maison, côté Ouest, vers les dépendances (ancienne écurie à cochon), s'est effondré en juin 1944 : d'un coup, dans un grand bruit ; il était depuis longtemps fissuré, et avait été secoué de plus par les bombardements de 1940...



Il a fallu passer le reste de la Guerre avec ce grand trou par où le vent d'Ouest, la pluie et le froid s'engouffraient ... Les matins d'hiver, il fallait faire du feu très vite, et dès qu'on ouvrait la porte de la cuisine donnant sur la grange, on avait le vent en pleine figure !

### **Libération :**

Camp de Coswig du 12 mai au 7 juin 1945. Inscrite dans une liste de 400 militaires et déportés, maman a franchi la ligne de démarcation des Zones Soviétique et Américaine, à Dessau le 7 juin 1945. Elle a été rapatriée par avion, de Halle à Paris-Le Bourget, le 9 juin 1945, par les soins de l'armée américaine.

Elle nous a raconté l'arrivée à PARIS : les Déportés étaient accueillis par petits groupes, à l'Hôtel Lutécia – dont les Allemands avaient fait leur quartier général pendant l'occupation – transformé en Centre d'Accueil, avec les honneurs militaires : une « Marseillaise » vibrante leur disait la joie de la France de retrouver ses héros.

### **Le retour :**

Maman est arrivée par le train en gare de Rosières sur Mouzon.

C'est l'Oncle Léon, frère de ma grand'mère qui est allé la chercher avec sa charrette attelée à son vieux cheval.

Je reverrai toujours la charrette s'arrêter en bas de la maison ; une grande femme en descend, atrocement maigre, la peau toute violette... C'était maman.

Elle avait la « maladie bronzée » : une maladie de carence causée par les longues privations et le manque de vitamines.

La joie de ce retour ! de nous tous, de grand'mère qui espérait tant ce jour ! Et tout le village qui est venu voir son héroïne !

Maman s'est remise tout doucement. Papa lui mijotait des cuisines délicates mais reconstituantes !

### **Respect et amitié :**

Maman tenait par-dessus tout à être un élément de bonne entente et d'amitié dans le village. Sauville sous l'occupation avait connu des querelles, des jalousies, des animosités et des hargnes de toutes sortes. Des courageux de la dernière heure avaient fait subir un traitement d'opprobre à une personne accusée de collaboration, et même d'avoir « vendu le Camp » ... Comme si les Allemands n'avaient pas eu de tout autres sources d'informations !

Eh bien, Maman, a toujours entretenu de très bonnes relations avec cette personne !

Maman a profité du respect unanime dont elle était entourée pour être cet élément d'apaisement et d'espoir tellement indispensable pour cultiver un « art de vivre » en société.

### **Dernier regard sur Mulhouse :**

En août 1946, nous sommes allés à Mulhouse ; « notre » appartement avait été loué à une autre famille, qui a bien voulu nous accueillir ; des meubles avaient été mis de côté par le propriétaire, fort compréhensif. Nous les avons ramenés dans la vieille maison de Sauville.

### **Amour du métier :**

Maman avait 52 ans en 1945 ; vu ses deux années de souffrances, elle aurait pu bénéficier d'une retraite anticipée avec une pension confortable ; mais elle ne l'a pas voulu !

Elle a tenu à retrouver sa petite Classe à Saint-Ouen, pour quelques années encore.

Elle aimait profondément éveiller les esprits des petits !

Et quand l'heure de la retraite a sonné finalement, en 1951, comme elle a pleuré. La rentrée 1951 s'est faite sans elle : un déchirement. Son métier avait été toute sa vie.

### **Les Œuvres Laïques :**

Maman a voulu poursuivre son action au service de l'École Laïque en participant aux travaux du Comité Départemental d'Action Laïque ; elle a suivi les efforts pour entourer et soutenir nos écoles et subventionner des oeuvres scolaires et périscolaires.

Elle était de tout cœur dans ces actions !

Papa avait acheté une petite « dauphine » Renault. Maman a pu sortir avec lui et participer aux rencontres et débats organisés par les Associations laïques.

Ils participaient, voyaient des gens, étaient tout contents de cet horizon nouveau, actif et utile !

### **La famille :**

C'est en janvier 1955 que nous nous sommes mariés, Geneviève et moi. Mes parents sont « montés » à Paris » pour cette occasion. Nous vivions encore à l'hôtel. Ils ne sont pas restés très longtemps. Nous sommes allés à Sauville pour les vacances. Ils étaient heureux. Mais ils ne voulaient plus guère sortir : les grandes ballades, c'était terminé !

Puis, Jean-Pierre est venu (3 octobre 1958). Nous avons acheté un appartement en copropriété à Antony (12 Km au Sud de Paris) où nous avons pu emménager en octobre 1959. Mes parents nous ont bien soutenus pour cette acquisition. Ils sont venus nous voir, tout heureux de cet appartement moderne !

Mais le plus souvent, nous nous voyions pendant les vacances d'été à Sauville.

J'avais un métier, nécessitant des adaptations permanentes ; j'ai pris des cours du soir au Conservatoire des Arts et métiers ; je suis devenu ingénieur en électronique, informatique ; puis je me suis lancé dans des activités syndicales ...

Serge est apparu (6 mars 1962). Grande joie au foyer, mais au dehors, des vents mauvais soufflaient ...

Faut-il rappeler la dureté de cette époque des guerres coloniales ? Le 8 février 1962, il y a eu « Charronne » avec 10 morts dans les rangs des manifestants contre l'OAS. J'étais sur le pavé

de Paris, vers la Gare de Lyon, avec des Camarades de l'entreprise où je travaillais. Je sais l'odeur des bombes lacrymogènes ! Et j'ai vu le sang dans les caniveaux ... La Police spéciale avait un petit insigne OAS au revers ... et des « bidules » très efficaces ... Le Préfet de Police de Paris s'appelait Maurice Papon ...

Geneviève a été follement inquiète. C'était beaucoup pour elle dans son état. Cela m'a fait mal quand je m'en suis rendu compte. Heureusement, sa maman était avec nous en ce moment.

Puis, il y a eu quelques bons moments de vie en famille avec mes parents, toujours aux vacances. Un peu trop monotones parfois pour nous, les vacances à Sauvville ... Il y a eu quelques étés de petites évasions (Italie, Bretagne, Alsace, Région de Royan ...). Mes parents comprenaient, mais ils nous voyaient revenir avec tellement de joie !

Les garçons ont appris à aimer Sauvville ! Les jeux, les tournées dans les bois, en Chênois, au Lac de Contrexéville, à l'étang de Morimond, etc ...

Comme il n'y avait pas encore eu la réhabilitation de la vieille maison, nous allions nous coucher le soir dans la « Maison de Marie », Rue de la Haye, (que mes parents avaient rachetée à Marie Guilloux, avant son départ.

Les garçons se rappellent comment ils gagnaient leurs lits « chez Marie », les premiers, le soir, pas trop tard, en traversant les jardins, puis la grange toute noire ! Les histoires que l'on raconte pour vaincre la peur ! Quels bons souvenirs !

Puis, papa a commencé à avoir des ennuis de santé.

### **La mort de papa :**

Christelle nous est arrivée le 21 juin 1966. Papa était hospitalisé à Neufchâteau. Il a eu le temps d'apprendre au téléphone la naissance de sa petite-fille. Mais il n'aura pas eu la joie de la voir. Il nous a quittés, le 24 juillet 1966, sans que j'aie pu courir le voir une dernière fois.

Papa avait dit autrefois qu'il voudrait être enterré dans son pays, Lucenay l'Evêque près d'Autun en Saône et Loire ; mais il n'en avait plus parlé, et maman a tenu à le garder auprès d'elle. J'en étais bien d'accord !

Il dort dans cette terre de Sauvville où il a vécu une vie de contradictions, mais toujours de grande droiture.

Ensuite, maman nous a réunis, famille, amis, pour un repas, comme c'est la tradition, en Lorraine et dans beaucoup de régions :

On rend un dernier hommage au mort en se retrouvant dans un moment convivial. Alors, au bout d'un moment, une plaisanterie fuse. On rit. La vie reprend ses droits ; c'est bien normal.

### **L'envie d'entreprendre :**

Maman se retrouvant seule dans cette grande maison, a eu envie d'entreprendre des aménagements importants. Elle s'est mis sur les bras un véritable chantier pendant des années, qu'elle a du gérer seule et sans aide, car j'étais trop loin:

L'ancienne grange est devenue l'entrée (aujourd'hui avec un carrelage au sol)

Le plancher au dessus des écuries a été remplacé par une chape en ciment. Et à l'étage, sont apparues deux chambres desservies par un couloir, plus un espace destiné à une salle de bains. Des fenêtres ont été creusées dans le pignon Ouest de la maison.

Une chape en ciment aussi au dessus du « fond de grange » et un escalier en « dur » à la place de l'ancienne « montée » en bois !

Des WC à l'intérieur ! Enfin ! Finis les séjours sur le siège du petit édicule dans le jardin ! Les pots de chambre à l'intérieur à côté du lit ....

Et le plus important : la façade de la maison, avec la grosse « trouée » de la porte de grange, a été réhabilitée : une solide maçonnerie en parpaings, avec une ouverture double porte, de dimensions plus normales à la place de la vieille porte de grange en bois.

Maman a voulu faire travailler des artisans de Sauville et des environs ; elle s'est muée en Chef de Chantier ! Cela a été sa vie pendant ses années de vieillesse ! Mais ce fut sans doute un peu dur pour elle. Le phasage des travaux entre plusieurs intervenants n'était pas simple à gérer.

En dernier, la façade a été reconstruite par un Maçon de Rosières, et la nouvelle porte a été faite et posée ensuite par un Menuisier de Robécourt. Mais la Maçon avait fini avant l'hiver de 1974, et le menuisier n'était pas encore prêt à poser sa porte ...

Conjoncture fatale qui a vu la grande ouverture sans porte mal masquée par des toiles pendant cet hiver où il a fait très froid.

Maman a fait fonctionner au maximum sa cuisinière à mazout. Mais dès qu'elle sortait de ses deux pièces du rez- de chaussée ...





## **Maman et nous :**

Nous allions régulièrement à Sauville, pour les vacances, et moi, quelques fois en plus dans l'année. Nous avons une foule de bons souvenirs. Nous avons fait quelques sorties ensemble, voir des Fêtes régionales en particulier. Je me souviens de Vézelize, où on s'était bien amusés. Maman a profité de sa région qu'elle aimait tant, mais n'avait pas pu visiter suffisamment. Mais sa grande fatigue reprenait le dessus et limitait ses possibilités.

Le plus souvent, nous restions ensemble ; il y avait les enfants qui s'amusaient bien. Jean-Pierre et Serge s'en allaient avec le vieux chariot de mon enfance : petit chariot alsacien imitant une charrette de paysan, et que l'on avait pu ramener de Mulhouse. Serge, le plus petit dans le fond du chariot, et Jean-Pierre qui s'installait devant pour guider ; ensemble, ils dévalaient la légère pente devant la maison, passaient le caniveau encore présent à l'époque, et remontaient la rue Saint Brice, direction Chesnois !

Maman préparait le repas avec Geneviève. On épluchait beaucoup. Le jardin était cultivé, grâce au travail de voisins très gentils et obligeants, et fournissait des légumes.

Ce n'était plus le temps de papa, avec ses planches toujours parfaitement alignées au cordeau. Mais on était amoureux de la campagne !

Maman aidait beaucoup de personnes pour des questions administratives : une lettre à rédiger, un enfant à aider ... Elle était bien connue pour sa gentillesse et sa disponibilité.

Mais ces bons moments sont bien brefs ...

Le reste de l'année, on s'écrivait.

Maman nous a souvent dit qu'elle se récitait des fables de la Fontaine, le soir avant de s'endormir. Toujours le retour au trésor qu'elle s'était chargée de transmettre pendant toute sa carrière !

## **Une âme simple et grande :**

Maman était d'une grande modestie ; elle était simple, aimait et respectait les gens ; elle était un élément de bonne entente.

Elle aimait les enfants, faut-il le souligner ? Elle aimait voir s'éveiller un esprit, un caractère, une petite intelligence qui jette un regard neuf sur toute chose.

Elle était très ferme sur les principes de morale ; elle jugeait sévèrement certaines incartades ! mais elle ne condamnait jamais ! Son amitié était indéfectible ; j'ai connu des personnes dont la réputation avait souffert, et qui ont retrouvé grâce à elle la force de tenter un nouveau départ.

Elle semblait penser : « qui sommes-nous pour juger ? »

Elle aimait les bêtes ! Mes enfants ont aimé aussi le vieux chien Bobby ! Compagnon fidèle, mort peu avant papa.

Et les chats ! Il y en avait toujours ! Maman faisait castrer les mâles, mais elle respectait les femelles : celles-ci n'avaient aucun mal à rencontrer un matou rôdeur pendant la saison ! Papa, puis après lui des voisins complaisants, ont dû exécuter pas mal de petits chatons !

Maman croyait au fond d'elle-même, et elle respectait la religion de son enfance, quand bien même elle n'allait que rarement aux offices.

Ce qui ne l'empêchait évidemment pas d'être profondément laïque : l'État doit prendre en charge ce qui relève de l'intérêt commun, en particulier l'Éducation Nationale !

Je me souviens de Pâques de 1975 : j'étais allé à Sauville en « coup de vent ». Maman m'a demandé de la conduire à la grande messe de Pâques qui avait lieu à Vrécourt cette année là. Je l'ai emmenée volontiers et j'ai pu voir sa joie. À la sortie de l'Église, elle a rencontré plusieurs personnes qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps ; elle a beaucoup parlé ! À côté d'elle, je me retrouvais comme un petit garçon tout fier d'accompagner maman ! C'était sa dernière messe. Cela reste pour moi un souvenir formidable.

### **La mort de maman :**

Maman souffrait depuis des années d'une hernie dangereuse pour le fonctionnement de son système digestif. Elle le savait, mais elle était dure au mal. Elle avait tant souffert ; elle avait peur de se faire opérer et de voir ensuite sa santé se dégrader trop vite.

J'étais en réunion de Comité d'Entreprise chez BULL. Un Collègue me prévient : il a reçu le coup de téléphone de Geneviève annonçant que maman est hospitalisée.

Je pars pour Sauville en toute hâte.

Je trouve maman à l'Hôpital de Neufchâteau.

Elle ne peut plus s'alimenter ; blocage complet.

Je prends une chambre à l'hôtel.

Je fais un tour à Sauville, et je n'arrive pas, malgré plusieurs essais, à rallumer son feu ... Cela m'impressionne ; maman croyait aux prémonitions ...

Décision d'opérer. L'opération se passe bien « techniquement », mais ... c'est une personne recrutée de fatigue, à l'organisme usé.

Maman en réanimation ... Je demande une permission toute spéciale pour rester à ses côtés. Les médecins me l'accordent ; ils savent qui ils ont eu entre leurs mains ; ils savent aussi qu'il n'y a plus guère d'espoir. Merci à eux !

Il n'y en a plus que pour quelques jours.

Je lui parle à ma maman ... tout ce qui me vient à l'esprit pour la rassurer.

Mais elle ne peut plus parler ...

Un arrêt cardiaque ... Précipitation ... On la ranime ... Mais on comprend bien que son temps approche de sa fin.

J'ai fermé ses beaux yeux bleus. Nous sommes le mardi 27 janvier 1976.

### **Le grand froid :**

Janvier 1976 à Neufchâteau : la température descend à – 40° ... En gare de Neufchâteau, des wagons contenant du gaz ont implosé : le gaz s'est liquéfié et la pression interne étant nulle, la pression de l'atmosphère a transformé ces wagons en sorte de bananes toute tordues !  
Partout, c'est un paysage polaire !

Maman, tu es partie alors que toute la nature devient hostile et semble se rétrécir sur soi.  
Je me souviens comme tu aimais nous apprendre les leçons de chose : les plantes, les fleurs, toutes les choses de la vie qui nous entoure !  
J'ai retrouvé avec émotion ton herbier d'étudiante.  
Je n'ai pas su profiter de toutes ces « leçons de choses » que tu aimais nous donner; j'avais la tête pleine de formules plus que de fleurs ...  
Aujourd'hui, c'est l'hiver.

### **Les 2 cortèges :**

Le cortège funèbre de maman passe la porte du vieil hôpital, vers les « 5 ponts », pour prendre la route de Sauville.  
Dans le même temps, au dehors, des enfants sont en sortie : une classe avec ses enseignants, qui remontent la rue dans l'autre sens. Coïncidence !  
Ils ne peuvent pas savoir, ces petits qu'ils viennent de croiser la vieille institutrice qui a tant aimé éduquer les enfants.  
Une image qui reste et marque au plus profond.

### **Le dernier hommage :**

Geneviève est là avec les deux garçons. Sa maman a bien voulu garder notre Christelle encore bien petite.  
L'Eglise de Sauville est pleine. Le Prêtre fait une grande bénédiction. Les Drapeaux de la Résistance sont là. Le Maire du Village, Monsieur Peter retrace l'histoire de l'enfant de la commune et lui rend un bel hommage. Monsieur Fernand Baptiste, ancien Chef du Secteur 1 (Saint-Ouen - Zone de Neufchâteau), lui succède et parle de la Résistante au grand courage et au grand cœur.  
Et puis, tout va très vite ...  
Au revoir, maman.